

MARCEL GHIGNY

# PEDRO



LE  
LIVRE DE  
VOTRE  
REGION

*Seules les errances d'amour sont dignes d'un pardon. (Miguel de Cervantès)*

— Mesdames et messieurs ! L'Ultima Vida vous attend, vous tend ses porrrtes ! Entrez dans notre monde enchanté. Le monde du théâtrre et de l'imaginaire !

J'y suis entré et Clara m'a accueilli. Clara, c'est le nom de la roulotte de Pedro. Celle qui l'abrite depuis l'âge de cinq ans.

Avec eux, j'ai sillonné les routes, j'ai monté le chapiteau, j'ai démonté le chapiteau, j'ai découvert une famille improbable. Et le soir, à la lueur d'une bougie, Clara s'habillait de nuances et Pedro me racontait sa vie.

Jusqu'au drame...

# 1

La vie n'est-elle pas une étrange suite d'évènements, de non-évènements, d'émotions, de coups bas, de coups durs ? Toutes ces choses qui nous ont façonnés, qui nous façonnent encore et resurgissent à des moments souvent inattendus.

En ce jour d'octobre deux mille quinze, je regarde cette roulotte dans le fond de mon jardin. Une de ces roulottes d'un autre siècle, faites de bois et de tôles et dont les seules concessions aux temps modernes sont les essieux et l'attelage. Elle était faite pour rouler et rouler encore, sillonner les routes belges, françaises, et plus loin quelquefois. Quand elle s'arrêtait dans les villes, les villages, commençait alors sa mission : faire rêver, créer la magie, assurer le spectacle.

Elle abritait aussi. Elle m'a abrité, lorsque j'en ai eu besoin. Elle m'a protégé, cajolé, m'a donné une famille, d'autres roulottes, d'autres gens. Le soir venu, elles se rassemblaient autour du feu et conduisaient au chapiteau.

De la voir au fond du jardin, en ce jour d'automne, dans ce décor inapproprié, ses peintures un peu délavées, son allure fatiguée, elle semble me dire « viens Louis, on repart. On va retrouver Pedro ! ».

Non Clara, non. Pedro n'est plus là. Tu le sais.

Alors, pourquoi lui avoir donné cet espoir ? Pourquoi l'avoir placée sous mes yeux ? Pourquoi m'être jeté sur l'opportunité de la racheter, quinze ans plus tard ? Pour ne pas oublier. Pour que tout cela grandisse encore en moi. La leçon n'est sans doute pas terminée. Je vais prendre mes pinceaux et essayer de repasser là où Pedro est passé. Je vais suivre les traits qu'il a tracés. Faire revivre les personnages qu'il a imaginés, qu'il a peints sur sa vieille roulotte, des visages dignes de Jérôme Bosch ou de la commedia dell'arte. Ce décor improbable qui saluait le public, qui ondulait à la lueur des flammes et montrait que le spectacle avait déjà commencé, bien avant les trois coups.

Je vais redonner vie à Clara. Clara, c'est le nom de la mère de Pedro, mais c'est aussi le nom qu'il a donné à sa roulotte, celle qui l'a hébergé depuis l'âge de cinq ans et qu'il n'a jamais quittée. Clara mère, c'est la tendresse vécue, la chaleur de son corps et des bras qui se refermaient volontiers sur lui. Clara roulotte, c'en est le souvenir, la nostalgie et le havre de toujours.

Elle fut le mien aussi. Celle qui m'a accueilli lorsque j'en ai eu vraiment besoin. J'y ai aussi trouvé ma part de tendresse. Pas les bras d'une mère, non, ceux d'un homme poilu et quelquefois grossier, mais certainement plein de tendresse, Pedro...

Je l'ai rencontré dans un café, par hasard, un soir d'hiver de l'an deux mille. Je découvrirai bien vite que rencontrer Pedro dans un café ne tient pas du hasard ! Tout comme ce n'était pas un hasard de m'y trouver ce soir-là. Je fuyais ma vie de merde. J'avais le choix entre me pendre à mon tour ou me bourrer la gueule. C'est cette dernière solution qui m'a conduit dans la taverne de mon quartier. Il y était, accoudé au bar, une bière à la main. Il m'a regardé et m'a lancé un « ça va ma grosse kette<sup>1</sup> ? ».

---

<sup>1</sup> Terme bruxellois qui signifie « sexe ».

Cela m'a arraché un léger sourire avant de me faire pleurer comme un con. Je lui ai tout déballé. Je ne sais pas pourquoi. Ce bonhomme au crâne dégarni, au sourire un peu carré, à la barbe noire et drue avec des yeux pétillants au travers de ses épaisses lunettes, m'a fait craquer. Il n'était plus tout jeune, mais il émanait de lui une sorte de force que j'aurais du mal à définir. Du moins, ce jour-là. Comme s'il avait une vue du monde différente de celle de mon père et de la moyenne de l'humanité. Il m'a écouté, lâché un mot, un gloussement, un « ha ? », un encouragement, mais il était là ! Je ne sais pas comment le dire, il était là, tout simplement.

J'ai tenu parole, je me suis saoulé la gueule. Vivre à cet instant me semblait trop difficile. Il m'a accompagné, chope après chope. Ou plutôt cheval après cheval, sa bière préférée. Et lorsque je suis tombé de mon tabouret, il m'a dit :

—Toi, ma grosse kette, je vais devoir t'aider à rentrer !

Mais je n'avais pas envie de rentrer. Alors je suis monté difficilement dans sa voiture et il m'a emmené chez lui, à trente à l'heure. Je me suis affalé sur une couchette et me suis endormi comme une masse.

Sans le savoir, j'étais entré dans le monde de Pedro.

## 2

Je me réveille le lendemain avec un solide mal de crâne. Une lumière grise, hivernale, cotonneuse, filtrée par une fenêtre minuscule ne m'incite pas à ouvrir les yeux. D'autant qu'un visage masqué aux traits grossiers et au sourire caricatural me regarde fixement. Il est accroché à la paroi et il m'attend. Rêve ou réalité, il m'inquiète ! Et puis ce ronflement continu tout près de moi. Un bruit qui me rappelle le vieux poêle de mon grand-père, parti trop tôt. Et tout comme les courants d'air qui se jouaient des murs de sa vieille maison, ici, ils me secouent et me poussent hors du lit. Je me frotte les yeux, je me lève péniblement et me prends dans le nez une cornemuse accrochée à un clou.

Je faisais connaissance avec Clara.

Un lieu improbable, petit, tout en bois et dont quelques personnages, hauts en couleur occupent les cloisons. Ils ne font pas partie de mes relations. Grimaçants, caricaturaux, colorés, ils semblent se moquer de mon état. Pourtant la chaleur est douce, l'endroit doit se révéler douillet en y regardant. Mais une porte m'invite à en savoir plus. Je sors.

Mes pieds se posent alors sur une cour aux pavés froids et au centre, la roulotte. Je la vois consciemment pour la première fois. Colorée, peinturlurée, joyeuse malgré le vent qui l'agresse. Une cheminée confirme l'existence d'un foyer et rappelle l'hiver qui commence. Une rafale de fumée rejoint mes yeux et me dégrise définitivement.

Je jette un regard circulaire. D'abord une ferme toute en longueur, couchée sous son toit de tuiles rouges. Son mur de briques se cache sous une épaisse peinture blanche. À droite, une longue façade basse, blanche elle aussi, est entrecoupée de petites portes. Une porcherie sans doute. Elle est protégée par une couverture

d'Eternit. Tout est propre et aucun son n'en sort. À gauche une grange, visiblement plus ancienne. Une base de pierres calcaires sur lequel sont posés de hauts murs de briques burinées par le temps. Ils dominent l'ensemble du bâti. Le toit torturé par les ans est recouvert d'ardoises. Au centre du bâtiment, une grande porte blanche, délimitée par une arcade de pierres bleues. Elle est légèrement ouverte et une lumière s'en échappe. J'entre.

Sur une escabelle, un petit pinceau à la main, Pedro dessine délicatement le mamelon d'un sein de bois. Autour de lui, une estrade surplombée d'un fronton porté par des colonnades. Sur chacune d'elles, une statue est peinte de couleurs vives et recouverte partiellement d'une feuille d'or. C'est sur l'une d'elles qu'il s'applique. Des femmes, telles des cariatides, attendent on ne sait quoi. Au-dessus de l'ensemble, deux chevaux cabrés sont prêts à partir. Il me parle sans même se retourner.

—C'est important un mamelon. Un sein sans mamelon, c'est comme un Basque sans béret, comme un clown sans son nez rouge ! C'est presque indécent !

Il descend de son échelle.

—Bien dormi, visiblement ! Il est midi, tu as faim ?

—C'est quoi ça ?

—Ça ? C'est la genèse ! « L'Ultima Vida » !

—On est où ?

—Chez Edmond, à Bois de Villers ! Il faut dire que tu en tenais une bonne hier soir !

—C'est qui Edmond ?

—Edmond... C'est celui qui m'a légué cette maison, qui m'a appris, une sorte de père si tu veux !

Il monte sur l'estrade et me lance avec force :

—Mesdames et messieurs ! L'Ultima Vida vous attend, vous tend ses porrrtes ! Entrez dans notre monde enchanté. Le monde du théâââtrre, de l'opérrrette, du chant et de la danse ! Venez rêver avec nous ! Et pour commencer, notre duo, Clarrrra et Pedrrro !

La voix de Pedro est grave, ronde, forte, elle vient du fond, des tripes. Pedro est un homme de théâtre.

—C'était ça Edmond ! Il haranguait. C'était la parade ! Il avait dix minutes pour convaincre, dix minutes pour remplir « sa salle ». Quand il avait capté assez de regards, il s'asseyait devant son piano droit et on chantait, on dansait, on montrait ce qu'on faisait de mieux. Il fallait donner de la voix. Il fallait couvrir l'orgue de foire du manège voisin, les cris des audacieux sur les montagnes russes et leurs chariots de bois. Les autres bonimenteurs, ceux qui vantaient les lutteurs ou proposaient leurs « monstres », les plus grands, les plus gros, les plus difformes.

Je vois de la lumière dans ses yeux.

—Café ?

Pedro va sur ses quatre-vingts ans.

J'en ai trente et je suis un gros con.

Je m'appelle Louis Laverge, mais je préfère qu'on m'appelle Louis Toutcourt.

### 3

—Je n'ai connu que cela, les tréteaux, la scène, les mots, le chant...

La cuisine de sa petite fermette est ornée de vieilles faïences d'un blanc laiteux. Au centre, une table en formica et autour, des meubles de bois blanc lui aussi. Un café fume dans ma tasse.

—Je suis né dans la rue, il y a longtemps. Ma mère s'appelait Clara et mon grand-père était ténor espagnol. Alors, chanter ça me connaît !

« *Toréador, en gaaaaarde ! Toréador ! Toréador !* »

Il porte sa voix, son corps l'accompagne. Les tripes sans doute, le cœur aussi.

—Ma mère a hérité de son talent.

—Toi aussi !

—Tu peux applaudir ! C'est ainsi qu'on l'exprime ! Ou on siffle ! C'est selon.

Tout en parlant, il nous prépare une omelette.

—Mais le toréador a eu la mauvaise idée de mourir d'une pneumonie ! Il était en tournée en Belgique. Clara avait trois ans. On n'a jamais su où renvoyer sa fille. Elle a été élevée par les bonnes sœurs jusqu'à l'âge de dix-huit ans. À peine lâchée, elle tombe amoureuse d'un fils de bourgmestre, bel homme, qui lui promet tout, le mariage, les honneurs, la fortune en échange de quelques nuits d'amour. Lui se barre et moi j'arrive...

Je l'écoute. Je lui dois bien ça. Après toutes les conneries que je lui ai débitées hier soir.

Nous aurons droit à quelques lardons et un bouquet de ciboulette. Dehors, le vent souffle toujours et alterne nuages et rayons de soleil.

—La fortune se limitera aux quelques piécettes qu'on nous lançait dans les rues de Liège. Pas grave, je n'en ai aucun souvenir... Mes premières images se forment sous la toile, sur les tréteaux, dans la lumière. Une petite troupe de saltimbanques était passée par là, par hasard. Ils ont entendu Clara et nous ont emmenés. Ils tournaient de village en village. Un jour « la dame aux camélias », ou « La petite fille aux allumettes » s'il y avait beaucoup d'enfants. Cela se décidait une heure avant d'ouvrir le rideau. Dans les villages de bigots, on jouait « la passion de notre seigneur Jésus-Christ » ! Après cela, Judas avait intérêt à sortir par-derrière s'il ne voulait pas se faire rosser !

Il raconte bien, avec aisance, avec bonheur.

—Lorsqu'ils ont découvert la voix de Clara, ils ont osé les opérettes. « L'Auberge du cheval blanc » ou « Mam'zelle Nitouche ». Un mois plus tard, ma mère connaissait tous les rôles féminins de toutes les pièces du répertoire !

Il se tait un instant en battant ses œufs. Mais au travers de son récit se glisse à présent l'émotion. Elle est là, entre chaque mot. Elle sourd.

—J'avais huit ans lorsqu'Edmond nous a vus. Je commençais déjà à chanter aux côtés de ma mère. Nous l'avons suivi. Une nouvelle vie... Nous avons quitté le petit chapiteau pour monter sur l'estrade que tu as vue. Derrière c'était « la salle », ses tables, son bar, les serveurs. Ma mère interprétait les grands airs d'Offenbach et dansait

le french cancan. En engageant Clara, Edmond m'engageait aussi. Il a payé mon premier costume de flanelle grise et un chapeau haut de forme adapté à ma tête d'enfant. Je montais alors, ma main glissée dans celle de ma mère et je chantais les « roses blanches ». Tous pleuraient, ma mère en premier. Après cela, le public séchait ses larmes et remplissait la salle de toile du « Trocadéro », le théâtre forain d'Edmond. À partir de ce moment-là, il a commencé à refuser du monde.

Il verse les œufs dans la poêle chaude et se tait un instant. Il n'est pas triste, sans doute ému. Une constellation d'étoiles défile dans ses yeux humides.

—Pour ma mère, j'étais la huitième merveille du monde. Edmond n'a pas tardé à y croire aussi. Quant à moi, je le savais déjà.

L'œuf frétille et mon esprit s'absente un moment. Je revois une photo de ma main dans celle de ma mère. C'était avant. Avant que je ne la déçoive. Je n'ai sans doute jamais mérité l'émerveillement dont parle Pedro. Je n'ai émerveillé personne...

—Puis j'ai joué Cosette avec une perruque et à douze ans je chantais « Sing'in in the Rain » en l'accompagnant d'un ballet de claquettes. J'avais gagné. Le « Théâtre du Trocadéro » est devenu « l'Ultima Vida » avec pour vedette, Clarrrrra et Pedrrrrro...

Quel étrange personnage ! Mon opposé. Tout semble lui réussir. Un vrai conte de fées. Et pourtant, je ne perçois aucune fierté dans le ton de sa voix. Peut-être la chose est-elle devenue évidente pour lui ? Il est admiré du public et surtout, admiré par une mère aimante. Ils ont formé un couple sur scène et dans la vie. Il me parlera souvent de la couchette partagée, de la chaleur de son corps, de son odeur. C'est quand il a eu des poils sous les bras que les forains ont commencé à jaser. Edmond a proposé de prendre sa place...

Mon esprit s'emballe. Évoquer nos mères sera toujours source d'émotion pour les hommes que nous sommes. Nous ne serons jamais qu'une partie de leurs bagages et le mien, s'il sent la lavande et le Chanel 5, il est bien mince.

—Faut pas la rater cette omelette !

Il ne la ratera pas.

—On passait de foire en foire, Bruxelles, Liège, Mons, Tournai... On y restait au moins un mois. Des succès continus...

Il remplit nos assiettes et sort deux bières du frigo.

—Puis est arrivée Marie... et la guerre.

Fini pour aujourd'hui. Pedro se referme, retourne dans son espace, dans sa nostalgie, dans sa coquille incrustée de souvenirs jaunis par le temps et édulcorés, sans doute.

Nous mangeons en silence. J'écoute les bourrasques qui s'engouffrent dans la cour et observe les gros nuages gris qui s'approchent. Je regarde le ciel et me rappelle que la vie n'est jamais qu'une succession de saisons. Et celle-ci frappe la porte vitrée qui n'en retient pas grand-chose. Mais ici aussi, un vieux poêle monte la garde et nous laisse dans sa chaleur apaisante. Bienheureux Pedro. Mes souvenirs sont bien plus tristes que les siens. Ce sont les mères qui donnent le tempo, la joie ou la tristesse, la confiance ou le doute.

Et c'est pour cela que mon hôte ignore l'hiver. Sa cuisine est chaude, son éclairage est intime et sa maman est là. Je regarde ses vieilles mains aux veines noueuses, sa chemise à carreaux retroussée sur ses bras poilus. Il me lance juste quelques sourires timides derrière ses grosses lunettes.

J'aime son regard sur moi. J'ai tellement besoin de ces rayons de lumière. Je suis une lande asséchée, déserte, infertile. Je suis douteuse et disgrâce. Et d'ailleurs, qui suis-je pour manger une omelette avec le grand Pedro Van Leerberghe ?

—Pedro... Qu'est-ce que tu fais ici ? Je te voyais à la télévision lorsque j'étais gamin. On est allé te voir au National avec l'école. Pourquoi es-tu retourné dans une roulotte ?

—Mais je suis presque né dans cette roulotte ! J'ai toujours été un saltimbanque ! Je l'avais oublié, Louis ! J'avais pris un chemin où les projecteurs étaient plus puissants, les applaudissements plus nourris, les cachets beaucoup plus importants, mais on faisait de la merde ! Je suis allé les voir, tous ces directeurs, ces producteurs, ces cabotins. Je leur ai dit qu'ils faisaient de la merde ! Et j'ai claqué la porte. Je suis revenu à l'essentiel.

Il hausse les épaules.

—Ils ne méritaient pas mes injures... C'est moi qui faisais de la merde ! J'ai craché sur eux toute ma rancœur pour ne pas la déverser sur moi. Tu sais Louis, trop de lumière, ça brûle les yeux !

Il a tout plaqué pour faire renaître « l'Ultima Vida ». Retourner au théâtre itinérant. Sillonner les routes. C'est plus tard que j'ai compris pourquoi : pour Marie.

Il le fait depuis vingt-cinq ans. Sous sa toile, il a hissé le théâtre de rue au niveau des plus grands. Il a mêlé les artistes. Ils sont tous acteurs, musiciens, équilibristes, jongleurs. Un spectacle de « l'Ultima Vida », c'est bien plus que du théâtre, plus que du cirque, c'était tout à la fois. C'était Don Quichotte en haut des trapèzes, c'était Faust jongleur. Tout est revu au travers de son regard atypique.

—L'essentiel, les mots, les textes éternels créés par des hommes éternels, leurs émotions. Celles des êtres humains depuis la nuit des temps. Les miennes, les tiennes...

Il a étalé du saindoux sur sa grosse tranche de pain et s'est ouvert une nouvelle bière. Je n'avais toujours pas touché la mienne. Une belle image... Il boit comme il vit, avidement. Et moi je regarde mon verre tiède. Lorsqu'il avait mon âge, toutes les portes étaient largement ouvertes. Moi, les portes, je les ai claquées, encore et encore. Trop souvent, trop fort. Pour me retrouver face à moi-même, face à mes incapacités. Quand on ferme les portes, difficile de passer à autre chose.

—Moi, ma mère, je l'ai déçue... Et pour mon père, je n'existais pas.

Il ne répond pas. Mais il m'a entendu, je le sais. Alors je laisse couler le temps. Je m'approche de la fenêtre et regarde au travers du châssis couvert d'épais couches de peinture blanche les premiers flocons de l'hiver. Ils sont légers et commencent à recouvrir les pavés. Clara en reçoit sa part et y répond par une volute de fumée. Elle vit. On dirait presque qu'elle m'a entendu aussi.

—On part dans deux jours.

Je reviens vers lui.

—On descend sur la France. Tu veux nous accompagner ?

J'étais dessaoulé pourtant !

—Viens vivre quelque temps avec nous. Tu me donneras un coup de main. Et puis tu verras du pays, tu découvriras une existence qui n'a aucun rapport avec la tienne. Tu vas vivre une « Road Story ».

Il disait « Road Story » avec un accent à couper au couteau.

—Tu ne peux pas t'accrocher au traintrain quotidien lorsque le ciel au-dessus de ta tête change tout le temps. Les paysages et les visages qui défilent, tout cela te fait avancer dans ta propre vie. Je ne sais pas si c'est mieux, je ne sais pas si c'est moins bien. Je pense surtout qu'aujourd'hui, cela te fera du bien !

—Mais tu ne connais rien de moi, Pedro !

À part toutes les conneries débitées hier soir !

—Tu ne me connais pas non plus !

—Toi, tu es le grand Pedro !

Il part d'un rire de théâtre, comme si j'avais sorti la bonne réplique.

—On ne se connaît pas, c'est vrai. Je n'ai pas besoin d'en savoir plus...

Je découvre ce jour-là une des premières facettes de ce personnage étrange. Pedro prend les occasions comme il prend le train. Pour lui, la vie se charge du reste. Je ne sais pas si c'est de l'instinct ou de la clairvoyance. Il ne réfléchit pas, il vit.

Je n'ai eu qu'à dire :

—OK ! Tu ne me paies pas, je fais tout ce que tu me demandes, mais je ne prends pas de responsabilités.

—Ça me va !

—Et je dors où ?

—Tu as déjà sali une paire de draps, tu y restes maintenant, bordel de merde !

## 4

Nous roulons vers Bordeaux, une autoroute interminable, mal éclairée. Je suis au volant du dix-neuf tonnes. Il contient l'essentiel du chapiteau. Clara suit docilement. Visibilité minimale. La neige belge a laissé place à une pluie grasse qui encombre l'essuie-glace du pare-brise. Le vent nous fait tanguer. C'est long, très long, une route infinie. Le temps passe et elle passe du blafard au gris pour finir noire.

—Tu passes Bordeaux et tu continues sur Biarritz.

C'est tout ce qu'il m'a dit avant de se rendormir pour la énième fois. Bordeaux est encore loin, et ne parlons pas de Biarritz ! Devant moi, des lumières rouges, des clignoteurs et des phares mal réglés. La campagne a disparu. Seules quelques lueurs dans le lointain se distinguent au travers des vitres embuées.

Un temps triste sans doute, mais c'est mon premier voyage avec « l'Ultima Vida ».

J'ai fait la connaissance du reste de la troupe cette semaine. Du moins, ceux qui nous accompagnent, car les autres arrivent directement sur place pour le montage et ne sont pas nomades. Nous avons nettoyé, entretenu et vérifié le matériel. Puis nous l'avons chargé dans le camion et les camionnettes.

Pedro m'a présenté et intronisé saltimbanque. Ma nouvelle famille n'a rien eu à redire. Qui sont-ils pour contester les choix de Pedro ? Je les ai observés tout au long de ces journées et ils ont fait de même. J'ai rapidement compris que leur acceptation dépendait de ma fiabilité. L'équipe de base se compose d'un éclairagiste et deux couples de comédiens. Je ne serai donc pas de trop si j'assume ma part. Et aujourd'hui, au petit matin, nous sommes partis. Le soleil n'était pas encore levé.

Un challenge pour moi qui ai toujours déçu. Moi qui me suis contenté d'exister et vivre parmi les hommes.

Une côte, je rétrograde et la boîte de vitesse craque. Elle craque à chaque changement et j'ignore si c'est mon manque d'expérience ou si elle est sur le point de lâcher. Je n'ai pas de permis poids lourds et tout le monde s'en fout, à commencer par Pedro qui ronfle à côté de moi.

Et ça se traîne un dix-neuf tonnes. Surtout celui-ci qui ne doit pas être loin de l'âge de son propriétaire.

—Sanch... ! Sanch... !

Et en plus, il est comme ces chiens qui glapissent dans leurs rêves. Certaines mauvaises langues vous diront qu'il cuve. Car il faut bien le dire, Pedro boit. Il boit beaucoup. Mais là aussi, il ne fait rien comme les autres. Il le dit lui-même, toujours bourré, pété pour parler son langage, mais jamais saoul. Il est alcoolique, à fond, mais pas classique. Il consomme l'alcool comme il consomme Racine, Molière ou Cervantès. Ce n'est pas une fuite, c'est une manière d'être. Il est un peu comme le grand Jacques, qu'il a rencontré, c'est un homme de bistrot, c'est un homme du peuple. Il ne sort jamais sans son verre comme d'autres ne sortent jamais sans leur chapeau. Pour tous ceux qui ont connu l'alcoolisme de plus près, l'injustice est évidente. Comment cet homme de quatre-vingts ans a-t-il pu garder une telle inventivité, une telle lucidité et une telle présence aux autres ? Il crée, innove, dirige, il est grandiose. Il est en fait le contretype de l'alcoolique. Il est celui qu'aucun alcoolique ne devrait connaître. Il en est l'injustice personnifiée.

Bois de Villers — Bordeaux, c'est long. Douze heures que je roule lorsque vient l'annonce du péage. Je jette un oeil dans le rétro, les autres suivent.

René me dépasse, sans un regard. Nous n'avons pas vraiment accroché tous les deux. Manon est auprès de lui. Elle me sourit. J'aime et j'ai peur en même temps.

Je m'arrête dans la file réservée aux poids lourds.

—Louis !

Je sursaute. François est à mes côtés, sous la pluie.

—Tu sors après le péage. On se fait chier !

Oups ! Les instructions du chef sont claires. J'hésite, je parle.

—Il ne reste plus tellement. Deux heures tout au plus.

—Deux heures ? Tu rigoles ! C'est facile quand on a un chauffeur. On partira plus tôt demain. Et tu ne lui demandes même pas son avis !

Car Pedro n'est pas seulement autoritaire, il ne fait rien comme les autres et tout semble lui réussir. Vous allez comprendre.

Je paie le guichetier, la première craque, le camion redémarre. Il pleut de plus belle.

Je prends la première sortie. Commence la recherche : trouver le moyen de placer un « dix-neuf tonnes », une camionnette, deux voitures et quatre roulottes. Inutile de vous dire que cela peut durer. Et pas de risque ! Pas de cul-de-sac, pas de voie trop étroite, pas de marche arrière et surtout pas de parking d'autoroute !

Et puis les risques inattendus.

—Pedro ! Pedro ! Réveille-toi, vite !

—Hein, quoi ?

—Un barrage, la police !

Il nous fallait choisir entre la conduite sans permis ou la conduite en état d'ivresse. Nous en avons déjà parlé et j'avais imposé mon choix : « j'ai déjà assez d'ennuis comme cela ! ». Réflexes ! Garer le camion un peu trop loin, donner le temps à Pedro de s'éveiller, qu'il glisse ses quatre-vingts ans et ses genoux en compote sur le siège conducteur pendant que je me glisse à sa droite. Tout cela pour accueillir le gendarme avec beaucoup de naturel.

—Bonsoir, les papiers du véhicule s'il vous plait.

René et François dépassent, hilares.

—Voilà monsieur l'agent, répond Pedro.

—Vous avez quelque chose à déclarer ?

—À déclarer ?

—Oui, à déclarer !

—Vous voulez rire ?

—Pardon ?

—Vous demandez à un homme de théâtre s'il a quelque chose à déclarer ?

Pedro, n'en rajoute pas ! Je sens la panique me prendre. Je nous vois au cachot avec un quignon de pain.

—Mais je ne fais que cela, déclarer, déclamer ! *To be or not to be*, vous avez déjà entendu ?

—Non.

—Mais c'est ma raison d'être !

—Pedro !

Je crie entre mes dents.

—Pedro !

Trop tard, il est parti !

—Être ou ne pas être : telle est la question. *Y a-t-il pour l'âme plus de noblesse à endurer les coups et les revers d'une injurieuse fortune, ou à s'armer contre elle pour mettre fin à une marée de douleurs ?*<sup>2</sup>

—Pedro !

—Je déclare la guerre aussi !

---

<sup>2</sup> W. Shakespeare, Hamlet

—Ô Dieu, qui fit ce sang, venge cette mort ! Ô terre, qui boit ce sang, venge cette mort ! Ciel, foudroie le meurtrier de tes éclairs ; ou bien, terre, ouvre ta gueule béante, et avale-le vivant, comme tu engloutis le sang de ce bon roi qu'a égorgé son bras gouverné par l'enfer !<sup>3</sup>

Pedro...

—Je déclare l'amour !

*Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;  
Ton nom est dans mon cœur comme un grelot,  
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,  
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !<sup>4</sup>*

Voilà Pedro ! L'indescriptible.

—Et tout ce que vous voulez entendre, ce soir c'est gratuit.

Il tente d'ouvrir la portière du camion. S'il en sort, il s'écroule !

—Je déclare aussi la bêtise !

Pedro, l'inénarrable.

Mais les gendarmes s'éloignent déjà en rigolant. Pedro finit par se laisser tomber du siège. Il est debout, accroché à la porte, droit comme un i.

—*Bon appétit, Messieurs ! Ô ministres intègres !  
Conseillers vertueux ! Voilà votre façon  
De servir, serviteurs qui pillent la maison !<sup>5</sup>*

Il est l'injustice personnifiée.

—Qu'est-ce que je pourrais encore leur dire ?

Voilà Pedro, le Pedro béni des dieux. Il connaît le drame, il s'en nourrit, sa vie est une tragédie où chaque chien écrasé vaut son pesant d'or, mais il n'y mêle jamais les forces de l'ordre. Lorsqu'il conduit et qu'il a bu, il ne dépasse jamais les cinquante kilomètres/heure, trente en ville et n'hésite jamais à sortir le grand jeu. Il n'a jamais été inquiété.

—Eh bien quoi, Pedro, Pedro, Pedro ! Les gendarmes français ne sont pas différents des autres. Il faut les prendre de la même manière ! Et puis, on est déjà à Biarritz ?

—Non, ils sont tous fatigués, ils m'ont demandé...

—Voilà, il suffit que je m'endorme une minute pour qu'on se jette dans la gueule du loup. Ils sont passés devant ?

—Oui.

—Et bien en route.

—Ils se marraient.

—Ça m'aurait étonné.

---

<sup>3</sup> W. Shakespeare, Richard III

<sup>4</sup> E. Rostand, Cyrano de Bergerac

<sup>5</sup> V. Hugo, Ruy Blas

## Distribution :



La collection : « **Le Belge qui se livre** »

Elle comprend des titres d'auteurs belges francophones dont l'écriture répond strictement à une charte commune, élaborée dans le respect du lecteur et de la langue.

[www.livredevotrerregion.com](http://www.livredevotrerregion.com)

mail : [info@livredevotrerregion.com](mailto:info@livredevotrerregion.com)

## Infos :

[marcel.ghigny@gmail.com](mailto:marcel.ghigny@gmail.com)

[www.marcel-ghigny.com](http://www.marcel-ghigny.com)

[www.facebook.com/MarcelGhigny](https://www.facebook.com/MarcelGhigny)